

Le phénomène épidémiologique en Transylvanie

IOAN CIORBA (fin du XVIII^e – début du XIX^e siècle)

*« On trouvait des cadavres
et des squelettes encore
respirant dans les rues,
sur les grandes places
des villes ainsi que sur
les routes publiques. »*

Ioan Ciorba

Chercheur au Musée d'histoire de la ville et de la citadelle d'Oradea, spécialiste de l'anthropologie historique, de l'histoire des mentalités et de la démographie historique. Auteur de l'ouvrage **Marea Foamete din Transilvania dintre anii 1813-1817** (La Grande Famine des années 1813-1817 en Transylvanie) (2007).

S I LE phénomène épidémiologique est devenu, le dernier temps, un chapitre dynamique de la recherche historique, c'est grâce au courant historiographique apparu autour des *Annales* et à la naissance de l'anthropologie historique en tant que discipline autonome de l'écrit historique.¹

Le régime communiste instauré en Roumanie et ses efforts de transformer l'histoire en un instrument destiné à légitimer son existence ont empêché, pour un temps, l'historiographie roumaine à suivre l'évolution et les tendances de sa sœur européenne. Ce décalage n'a malheureusement pu être récupéré que partiellement après 1989. Les résultats obtenus confirment que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières décennies du siècle suivant, la Transylvanie a dû faire face à une vague de maladies et épidémies, la plupart préfacées, accompagnées ou suivies de périodes de disettes ou même de grande famine.² En conséquence, la mortalité a enregistré une hausse

considérable au sein de toutes les couches sociales, représentant une composante essentielle de ce que Fernand Braudel appelait « le vieux régime biologique »³ – visible en Europe jusque vers 1830.⁴

Une première épidémie terrible qui a ravagé l'espace transylvain dans cette période fut la peste. Selon l'historien B. Bennassar, elle représenta « un grand personnage de l'histoire d'autrefois »,⁵ responsable de nombreuses pertes de vies humaines et du bouleversement de toute la vie économique – suite à l'instauration du régime quarantenaire, aux déplacements de population et à la baisse de la main d'œuvre. De retour en Europe en 1348, la peste y fit des ravages jusqu'au XIX^e siècle,⁶ connaissant une dernière et terrible manifestation en Transylvanie en 1813-1814.

Les autorités habsbourgeoises, conscientes des effets dévastateurs de cette maladie et intéressées par la hausse de la population contribuable, firent des efforts considérables, dès le début du XVIII^e siècle déjà, pour enrayer ce fléau à l'intérieur de l'empire.⁷ Les mesures entamées sous Charles VI, qui avait l'intention de constituer un cordon sanitaire permanent aux frontières sud et est, seront mises en place pendant les règnes de Marie-Thérèse et de son fils, Joseph II. La création de ce front contre la peste, dont la Transylvanie faisait partie, s'accompagna de l'organisation plus rigoureuse du corps médical, de la mise en place de mesures de prévention et de la diffusion de brochures, ordonnances et circulaires destinées à informer la population à ce sujet.

Les actions générales d'enraiment de la peste touchèrent même le statut de la frontière militaire transylvaine instituée en 1761, qui fut radicalement modifiée,⁸ les objectifs sanitaires prenant le dessus sur les objectifs politico-militaires ; la participation au cordon sanitaire était de 4 000 personnes en l'absence de la maladie à proximité des frontières (avec la Turquie surtout), de 7 000 personnes dès l'apparition des premiers cas dans le voisinage et de 11 000 personnes au moment où la maladie était signalée dans les provinces roumaines d'outre-monts, en Bosnie ou en Serbie.

Ces mesures n'ont malheureusement pas pu arrêter la progression de la peste à l'intérieur de l'espace transylvain, se limitant seulement à raréfier sa cadence, réduire le nombre de victimes ou restreindre la zone affectée (les plus touchés furent le sud de la Transylvanie – en particulier les régions de Braşov et Sibiu – et le Banat). L'intervalle proprement dit de manifestation du fléau s'amincit considérablement par rapport à la période antérieure. Les recherches de Florian Dudaş⁹ révèlent que de 1700 à 1750 la Transylvanie fut confrontée à huit épidémies à une durée de 18 ans, alors que de 1750 à 1828 leur nombre a baissé à six et la période de manifestation à 11 ans.

La présence de la peste dans le nord de la Transylvanie s'explique principalement par l'activité commerciale intense enregistrée dans cette région, qui mettait en contact direct un grand nombre de personnes et marchandises arrivées

de différents pays. Un autre facteur de contamination fut le manque de rigueur dans la mise en pratique des mesures contre la peste dans les provinces qui ne faisaient pas partie de l'Empire des Habsbourg.

La première grande épidémie signalée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle éclata en 1755-1757. Elle toucha surtout la région de Braşov et le pays de Bârsa (entre 800 et 1 000 cas mortels étaient enregistrés à Poiana Mărului et plus de 5 000 au pays de Bârsa au printemps de 1755),¹⁰ où elle paralysa l'activité commerciale, instaurant une atmosphère générale d'angoisse et d'insécurité. La décision des autorités d'interdire les réunions publiques et les festivités pendant la peste qui ravagea le Banat entre 1762 et 1763 ne doit donc pas surprendre.¹¹

Une nouvelle vague épidémique s'abattit sur l'espace transylvain dans la 8^e décennie du XVIII^e siècle, ses premiers effets étant annoncés dès les années 1770-1771, à Bran,¹² Tohan, Râşnov et Zărneşti – où 1 630 décès étaient enregistrés au bout de neuf mois.¹³ La peste sera de nouveau attestée à Braşov en 1775, cette fois sans provoquer des pertes importantes. Par contre, l'épidémie de 1786-1788 frappa violemment le Maramureş et la Crişana.¹⁴

Le dernier sursaut de la peste en Transylvanie (plus précisément dans le sud de cette province et le Banat) eut lieu en 1813-1814, en provenance de Valachie et Olténie. Elle déferla d'abord sur la région de Braşov, étant transmise, selon le périodique allemand *Siebenbürgische Provinzialblätter*, par un marchand roumain arrivé du sud des Carpates pour vendre du coton à un maçon qui construisait une maison à Timişul de Sus.¹⁵ Le fléau toucha assez vite la ville de Sibiu¹⁶ et, à la fin de 1813, il arriva au Banat.¹⁷ Malgré sa progression rapide, le taux de la mortalité se maintint à un niveau assez bas, ses effets dévastateurs étant surtout ressentis sur le plan mental et économique : pauvreté, angoisse de disette – comme il résulte de la brochure *Ordinăciunea oficioasă pentru apărarea în contra ciumei* (Ordonnance officieuse pour se défendre contre la peste), publiée le 4 novembre 1813.¹⁸ Bénéficiant déjà d'une riche expérience dans le domaine, les autorités ne tardèrent pas à prendre des mesures censées pouvoir enrayer le fléau¹⁹ : déclaration de la quarantaine ; interdiction, dans la mesure du possible, du transit de personnes, animaux et marchandises, ainsi que des messes et des grands rassemblements de personnes ; délégation de médecins qui devaient surveiller le fléau ; renforcement des frontières ; isolement des personnes soupçonnées d'avoir contracté la maladie ; enterrement rapide des décédés etc.

L'angoisse que le spectre hideux de la peste éveillait au sein de la population est visible surtout dans les ordres épiscopaux donnés par de hauts prélats orthodoxes ou gréco-catholiques : après l'extinction des derniers foyers d'épidémie, ceux-ci demandèrent aux citoyens d'organiser des prières publiques d'adoration de Dieu. Le premier document de ce genre fut émis à Sibiu, le 10

mai 1814, par l'évêque orthodoxe Vasile Moga, qui ordonnait l'organisation, le lendemain de la Pentecôte, de prières de remerciement pour l'extinction du fléau dans la région de Braşov.²⁰ L'angoisse de la peste continua longtemps à ser- rer les cœurs des habitants de Transylvanie ; à la fin de 1817, par exemple, le vicaire Ioan Nemeş de Năsăud transmettait l'ordre impérial et épiscopal d'or- ganisation de prières le dimanche du 11 novembre, pour remercier Dieu d'avoir éloigné la peste et mis fin à la terrible famine qui ravageait le pays depuis 1813.²¹

La disparition de la peste n'apporta tout de même pas la tranquillité. Un autre danger, plus terrible encore, surgit à l'horizon : le choléra. C'était « l'épidémie la plus sinistre du XIX^e siècle, tant par le caractère imprévisible de sa progres- sion, l'évolution dramatique des personnes atteintes, la faible efficacité des mesures de prévention et d'enraiment du fléau, que par l'angoisse qu'elle semait au sein de la population de toute la planète ».²²

La maladie s'installait rapidement, accompagnée de douleurs insupport- ables qui épuisaient le corps. Les premiers symptômes d'infection étaient les selles fréquentes (jusqu'à huit et même dix par jour), transformées en diar- rhée, et les vomissements, qui déshydrataient l'organisme (par la perte de jus- qu'à six litres de liquide en 24 heures). Les douleurs musculaires, l'affaiblisse- ment de la circulation sanguine et la baisse de la température corporelle annonçaient l'imminence du décès.²³

Originaire de l'Inde, le choléra fit son apparition dans la partie orientale du continent européen en 1830, venant de Russie et traversant la Podolie, la ville de Kiev et la Galicie. Le régime quarantenaire instauré en Transylvanie dès les premières informations relatives à ce nouveau fléau ne réussit pas à empêcher sa progression. L'épidémie ravagea d'abord le Maramureş, ensuite les districts d'Arad, Bihor, Caraş, Timiş, Torontal²⁴ et finalement la Hongrie.

Le bilan de cette première épidémie de choléra, qui dura jusqu'en 1832, fut tragique en Transylvanie. Conformément aux estimations de l'évêque gréco- catholique d'Oradea, Samuil Vulcan, dans les 1 464 localités existantes, il y avait au mois d'août 124 474 personnes atteintes, dont 62 280 décédés, 34 522 guéries et 27 672 sous traitement.²⁵

Une nouvelle épidémie est consignée en 1835-1836, notamment dans les régions de Timiş, Arad et Bihor. Bien que moins étendue que la précédente, son taux de mortalité fut de deux fois plus élevé, les notes faites en marge des li- vres ecclésiastiques anciens parlant même de ce que les historiens-démographes appellent une véritable « crise ». Selon les témoins directs, l'impression qu'elle a générée a été de véritable apocalypse : le prêtre Damian Gheorghescu de Comloş (Timiş) notait en juillet 1836 qu'« un grand nombre d'hommes et de femmes ont trouvé la mort », à Bazoş « de nombreuses maisons sont restées vides », alors que dans les montagnes de Banat « la mort régnait partout ».²⁶

Étant donné sa mortalité extrêmement élevée, le choléra fut souvent, dans le mental collectif, associé et même confondu avec la peste. Sa virulence eut un impact majeur sur les sensibilités et l'angoisse qu'il provoqua : la trace ineffaçable, entretenue par les autres apparitions du fléau, en 1855 et 1872-1873. Les deux premières manifestations du choléra ont d'ailleurs poussé les gens à bout de patience, laissant l'impression d'un « monde assiégé » par toutes sortes de dangers et calamités : les guerres napoléoniennes, les anomalies climatiques, les années de famine, les tremblements de terre, les épizooties et les épidémies. Le « mal » du temps était, comme dans le cas de la peste, mis sur le compte des péchés humains. Consciente qu'une vie quotidienne vécue sous le signe du précaire ne faisait qu'exalter le sentiment religieux, l'Église fit de son mieux pour accréditer cette idée, entretenant une atmosphère chargée, souvent pessimiste.

Une autre épidémie qui fit des ravages en Europe au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles fut la variole (la petite vérole). Déferlée sur la Transylvanie surtout après la guerre contre les Curutes, elle continua à se manifester avec la même virulence jusque vers 1830. Maladie contagieuse grave, elle se caractérise par une éruption généralisée qui passe rapidement par le stade de papules, vésicules et pustules dont la cicatrisation laisse des marques indélébiles, produisant même des paralysies temporaires ou définitives. La découverte du vaccin antivariolique en 1798 par Edward Jenner constitua dans ce contexte un des grands succès de la médecine. Il fut rapidement mis en circulation par les autorités, déjà alarmées par l'« explosion » de la mortalité infantile.²⁷ Les médecins Ferenc Nyulas, auteur de l'ouvrage *Kolozsvári tehénhimlő* (La vaccination à Cluj), paru à Cluj en 1802, et Michael Neustädter (qui publia la même année une brochure en allemand, traduite en roumain en 1804) allaient jouer un rôle important dans la vulgarisation de ce vaccin au sein du monde transylvain.²⁸

En dépit de son rôle décisif dans le processus de guérison et malgré l'intense campagne de vulgarisation du vaccin antivariolique,²⁹ les résultats furent au début relativement modestes. C'est au moins ce que révèle le grand nombre de circulaires et ordonnances publiées jusque dans la 4^e décennie du XIX^e siècle.³⁰ Son faible impact (même si parmi les personnes impliquées il y avait aussi des prêtres) doit être mis sur le compte du conservatisme d'un monde rural dans sa grande majorité et donc moins ouvert à l'innovation, qu'on considérerait comme trop radicale et impossible à vérifier. Les mesures destinées à vaincre ce traditionalisme et imposer la vaccination obligatoire des enfants ont été des plus diverses, depuis la simple recommandation à la menace, dont l'interdiction d'officier la messe des morts à l'enterrement des enfants non-vaccinés et décédés de variole.³¹

Une autre maladie qui s'abattit sur la Transylvanie fut la syphilis.³² Loin d'avoir l'ampleur, la virulence ou la nocivité des trois premières, elle produisit de gra-

ves perturbations et laissa des traces profondes dans le mental collectif.³³ La syphilis fut pour la première fois attestée en Transylvanie en 1500, étant mentionnée dans une lettre que le médecin de Braşov Valentin Krausz adressa à l'humaniste Conrad Celtès. Les premiers cas de syphilis apparurent à Sibiu l'année suivante, ce qui imposa l'ouverture d'établissements spéciaux destinés au traitement des malades (comme dans le cas des lépreux).³⁴ Sa présence fut assez discrète avant la seconde moitié du XVIII^e siècle, ne perturbant pas l'évolution démographique ou la vie économique. Après 1750, suite à l'intensification des échanges commerciaux avec le monde occidental et à cause des nombreuses guerres menées par l'Empire des Habsbourg (où la présence des Transylvains fut assez importante), la maladie allait revenir en force et se transformer en un danger redoutable. La décision de Marie-Thérèse d'expulser au Banat un grand nombre de prostituées qui travaillaient dans la capitale de l'empire, dont la plupart avaient déjà attrapé la syphilis, contribua beaucoup à sa progression.³⁵ Une fois installée, la « maladie de l'amour » se répandit surtout dans le milieu urbain, où la mobilité et la densité des habitants étaient plus accentuées, sans pour autant épargner l'espace rural. En 1782, par exemple, à Zlatna et dans les localités environnantes, de même que dans la vallée de l'Arieş, il y avait 1 200 familles atteintes de syphilis, alors que quatre ans plus tard leur nombre parviendrait à 2 000.³⁶

Le destin presque tragique des malades de syphilis (depuis les séquelles durables au décès) fut amplifié par la perception profondément négative de la maladie, notamment si elle était transmise par voie sexuelle. Les souffrances physiques étaient ainsi accompagnées de marginalisation et de réintégration difficile – en cas de guérison – dans la communauté et la famille. C'était l'effet de la mentalité profondément religieuse du temps, qui condamnait avec véhémence la prostitution et l'adultère, plaidant pour une vie sexuelle modérée, exclusivement familiale.

Comme dans le cas des autres maladies et épidémies de l'époque, la lutte contre la syphilis vêtait différentes formes : organisation d'hôpitaux spécialisés (tel celui de Hălchiu, en 1787) ; fourniture de médicaments nécessaires ; diffusion d'informations sur les symptômes et la manifestation concrète de la maladie. Une réalisation importante en ce sens fut la publication, en 1802 à Cluj, d'une brochure rédigée par András Szóts et János Eckstein, traduite l'année suivante en roumain sous le titre *Învăţătunî adevărată pre scurt a vindeca boala sfranţului după experienţa şi ispitirile cele mai nouă* (Petite leçon sur la guérison de la chτουille suivant l'expérience et les méthodes nouvelles).³⁷ Elle offrait de nombreux renseignements sur l'apparition de la syphilis en Europe, les voies de contamination, les signes et la manifestation de la maladie, le traitement à suivre au cours des différentes étapes de son évolution etc. Grâce à ces efforts,

le danger de la syphilis fut éloigné pour un certain temps, ce qui ne l'empêcha pas de revenir en force dans la seconde moitié du XIX^e siècle, accompagné d'autres maladies vénériennes.

POUR COMPLÉTER le tableau de l'état physiologique de la population transylvaine à la fin du XVIII^e siècle et au début du siècle suivant, on doit nécessairement parler du grand nombre de maladies dues à la disette et à la sous-alimentation. Les recherches des dernières années révèlent que de 1700 à 1830, par exemple, la Transylvanie a connu 18 périodes de famine (à caractère général ou régional), ce qui signifie en moyenne une crise alimentaire tous les 7,22 ans.³⁸ L'apparition de différentes maladies compte parmi leurs conséquences les plus graves.³⁹ En l'absence d'éléments pouvant conduire à leur identification, on peut conclure que ces maladies se sont avérées très violentes, affectant considérablement le régime immunitaire et ayant des « effets négatifs sur la capacité physique, la santé et les chances de survie ». ⁴⁰ Si l'on y ajoute les longues périodes de famine, comme celles de 1795-1796 et de 1813-1817,⁴¹ on peut aisément constater qu'elles ont eu une contribution décisive à la hausse de la mortalité.

La principale cause de l'apparition et ensuite de la manifestation de ces maladies fut la disette, qui obligea la population à chercher toutes sortes de substituts alimentaires et à recourir à une gamme variée de pseudo-aliments. L'alimentation des malades a donc commencé à contenir différents types de farines obtenues de l'écorce des arbres, des tiges et des rafles de maïs, de la sciure de bois, de différentes mauvaises herbes etc., peu digestes et hypocaloriques. Ce type d'alimentation était surtout rencontré entre mars et juin – mois difficiles à surmonter en raison des réserves réduites de vivres (les provisions de l'année précédente étaient déjà épuisées, alors que la nouvelle récolte était encore loin) ; c'était aussi la période du carême, que les Roumains observaient d'une manière stricte, comme le démontrent les sources. Un document que le médecin Elias Nadlinger de Câmpeni adressa, le 2 mai 1785, à l'Office minier supérieur attestait, par exemple, que lors d'une inspection qu'il avait effectuée dans les villages de Sohodol et de Goiești en la compagnie du médecin Karg de Baia de Arieș, il y avait identifié plusieurs malades de typhoïde ; les principaux responsables de cette situation étaient les 40 jours de carême, le manque de médicaments et d'assistance médicale. Deux jours plus tard, le rapport de Nadlinger était envoyé à la Trésorerie avec d'autres données, qui révélaient que la population se confrontait à une grave disette à cause surtout de la pénurie de maïs, qui l'obligeait à manger de l'avoine, des bourgeons de bouleau et de noisetier. Un autre document, émis le 13 mai 1785 à Sibiu, confirmait cette situation désastreuse.⁴²

Les lettrés de l'époque n'hésitèrent pas à porter témoignage sur la rudesse de leur temps, qui obligeait les gens à recourir à de tels pseudo-aliments pendant les années de disette (voir, par exemple, les notes faites en marge des livres ecclésiastiques, qui décrivent de tels comportements au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles). Cette période coïncide d'ailleurs avec la présence du scorbut, maladie due à l'insuffisance de vitamine C dans l'alimentation (dans les mois où il était impossible de se procurer des fruits verts), son apparition étant favorisée par la famine qui régnait en Transylvanie depuis 1795.⁴³ Le scorbut continua à faire des ravages jusque dans la première moitié du XIX^e siècle. Un pas important pour son éradication fut le livre que le médecin L. Haidenreich d'Arad fit paraître en 1803 à Timișoara sous le titre *Historia astheniae scorbuticae*.⁴⁴

Les grandes périodes de famine des années 1805-1806 et 1813-1817 – la dernière étant la crise alimentaire la plus dramatique de la période pré-moderne – ont aggravé le phénomène épidémiologique en Transylvanie. Comme la nourriture quotidienne manquait, la population devait la remplacer par toutes sortes de substituts,⁴⁵ ce qui fraya la voie à l'installation de nombreuses maladies. Les plus touchés furent les enfants (la mortalité infantile atteignit des quotas alarmants pendant ces années⁴⁶), les femmes et les vieillards. Les témoignages en ce sens sont accablants. Dans de nombreuses localités, consignait Moise Nicoară, « on trouvait des cadavres et des squelettes encore respirant dans les rues, sur les grandes places des villes ainsi que sur les routes publiques ». ⁴⁷ Selon le rapport du représentant nobiliaire, à Albac, sur le domaine fiscal de Zlatna, les enfants et la femme d'un certain Dumitru Bedan souffraient de faim et gisaient « sur la terre de la maison, les ventres gonflés en raison des mauvaises herbes consommées, et tellement épuisés qu'il leur était impossible de se relever tout seuls ». ⁴⁸ À Haieu, disait-on dans une lettre adressée au préfet de Bihor, la situation était tellement critique que maints habitants, à cause de l'inanition, « n'avaient même pas la force de travailler ». ⁴⁹ L'apparition simultanée de plusieurs épizooties⁵⁰ amplifia le désastre, réduisant le nombre d'animaux et privant ainsi la plupart des familles d'une importante source de subsistance ou de revenu.

Concernées par les aspects liés à la nourriture de la population (qualité, quantité, approvisionnement), les autorités n'ont toutefois pas négligé les effets démographiques et physiologiques du manque ou de l'insuffisance de vivres. « À une époque où l'idéal de la survie restait impérieux », ⁵¹ la question alimentaire prit de l'importance sous l'impact de plusieurs facteurs : la poussée démographique, substantielle à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle (ce qui créa une tension entre le nombre de bouches à nourrir et les disponibilités alimentaires existantes) ; l'agriculture peu performante ; le faible accès aux « cultures-prodiges », principalement à la pomme de terre⁵² ; une conjoncture

météorologique défavorable etc. Le nombre de ceux qui sont devenus conscients de la gravité de la situation devint, dans ces conditions, considérable. Dans son ouvrage *Sistemul unei poliții sanitare complete* (Le système d'une police sanitaire complète), paru dans plusieurs éditions entre 1779 et 1819, Johann Peter Frank soulignait que « la misère physique de la population, les conditions de vie précaires de la paysannerie, le travail porté à l'excès etc. constituent le terrain où germent la plupart des maladies ». ⁵³ Dans son *Sfat poporului sau Tractat despre vindecarea morburilor poporului de la țară* (Conseil au peuple ou Traité sur la guérison des maladies à l'usage de la population campagnarde), Samuil Vulcan met l'insuffisance de vivres parmi les principaux facteurs générateurs de maladie au sein de la population rurale. ⁵⁴

Excédées parfois par les événements et incapables d'offrir des solutions viables, les autorités – soient-elles laïques ou ecclésiastiques – se virent obligées de proposer des mesures désespérées, tout aussi efficaces sur le plan médical que la consommation d'aliments malsains. On peut mentionner en ce sens les instructions sur la préparation de la pain de blé impur, ⁵⁵ les conseils concernant l'utilisation du maïs pas assez mûr pendant la famine de 1815 ⁵⁶ ou la consommation du gland, ⁵⁷ des champignons etc. ⁵⁸ Pour une meilleure efficacité, notamment dans les moments de crise, le jeûne fut allégé ou même levé pendant toute la période du carême. ⁵⁹

POUR CONCLURE, après une longue période de marginalisation, le chapitre des maladies et épidémies qui ont touché le monde transylvain entre le milieu du XVIII^e siècle et les premières décennies du siècle suivant revient en force à l'attention des chercheurs après 1989. Ce n'est nullement étonnant, si l'on pense à leur impact démographique, économique et mental, comparable généralement à d'autres aspects de l'espace européen. Le tableau de cette période consigna, vers sa fin, la disparition d'un grand « mal » de tous temps, la peste, et l'entrée en histoire du choléra. Secondées longtemps par d'autres maladies tout aussi destructives, tels la variole et le scorbut, ces épidémies allaient être promptement combattues par un État qui, sous l'influence progressiste des Lumières, se montra de plus en plus concerné par le sort de ses contribuables. Ces deux volets opposés d'un même phénomène – activité épidémique intense et intervention prompte de l'État – confirment au fond l'éternelle confrontation entre passé et présent, ancien et nouveau, qui donnera naissance à l'époque moderne.



Notes

1. L'« émergence » du corps en histoire et l'investigation de l'état physiologique de la population étaient réclamées dès la seconde moitié du XIX^e siècle ; dans la Préface à l'*Histoire de France* (1869), Jules Michelet se montrait indigné du désintéret manifeste pour cet aspect (Jacques Le Goff, *Pentru un alt Ev Mediu. Valori umaniste în cultura și civilizația Evului Mediu*, trad., vol. II, Bucarest, 1986, p. 167). Bénéficiant de l'apport de la démographie historique, de la médecine et de la biologie, « l'histoire du corps sain et malade » s'imposera notamment à partir de la seconde moitié du XX^e siècle (Jacques Revel et Jean Pierre Peter, « Le Corps. L'homme malade et son histoire », in *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, vol. III, Paris, 1987, p. 226-256 ; André Burguière, « L'Anthropologie historique », in *La nouvelle histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff, Bruxelles, 1988, p. 136-166 ; Simona Nicoară et Toader Nicoară, *Mentalități colective și imaginar social. Istoria și noile paradigme ale cunoașterii*, Cluj-Napoca, 1996, p. 25 ; Toader Nicoară, « Pentru o antropologie istorică în spațiul istoriografiei românești contemporane », *Caiete de antropologie istorică* (Cluj-Napoca), an I, n^o 1, 2002, p. 11).
2. Barbu Ștefănescu et Bodó Edith, *Ruperea tăcerii*, Oradea, 1998, p. 17.
3. Fernand Braudel, *Structurile cotidianului : posibilul și imposibilul*, trad., vol. I, 1984, p. 71-98.
4. Michel Peronnet, *Le XVIII^e siècle : des Lumières à la Sainte Alliance (1740-1820)*, Paris, 1973, p. 44.
5. *Apud* Jean Delumeau, *Frica în Occident (secolele XIV-XVIII). O cetate asediată*, trad., vol. I, Bucarest, 1986, p. 168.
6. Jean-Noël Biraben, *Les Hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, tome 1, *La Peste dans l'histoire*, Paris, 1975, p. 118-129.
7. Pour l'inventaire de toutes les publications parues en roumain à ce sujet voir Aurel Răduțiu et Ladislau Gyémánt, *Repertoriul actelor oficiale privind Transilvania tipărite în limba română, 1701-1847*, Bucarest, 1981.
8. Erna Lesky, « Frontul austriac împotriva ciumei la granița militară cezaro-crăiască », in *Din istoria luptei antiepidemice în România*, éd. G. Brătescu, Bucarest, 1972, p. 100-102.
9. Florian Dudaș, *Catastrofe naturale în Transilvania*, Oradea, 1999, p. 69-71.
10. *Ibid.* ; Paul Binder et Paul Cernovodeanu, *Cavalerii Apocalipsului. Calamitățile naturale din trecutul României (până la 1800)*, Bucarest, 1993, p. 158-159.
11. George Popoviciu, *Istoria românilor bănățeni*, Lugoj, 1904, p. 330.
12. Pour plus de détails voir Emil I. Bologa, « Câteva documente din perioada 1760-1818 privitoare la carantina Branului », in *Din istoria luptei antiepidemice în România*, p. 123 ; Titus N. Hașdeu, « Ciuma din 1770-1771 în hotarul Branului », in *Din istoria luptei antiepidemice în România*, p. 127-131.
13. Anton Cserevny, *Cronica calamităților și epidemiilor din Ardeal, Banat și teritoriile mărginașe de la 1007-1872 (Din izvoare ungurești)*, Cluj, 1934, p. 18.
14. Florian Dudaș, *Însemnări pe bătrâne cărți de cult*, Bucarest, 1992, p. 101.

15. Alexandru Lenghel, « Note în jurul epidemiei de ciumă din 1813-1815 în sudul Ardealului », *Clujul medical*, n° 5, 1931, p. 286.
16. Emil Sigerus, *Chronik der Stadt Hermannstadt*, Sibiu, 1930, p. 37. Plusieurs médecins importants, dont le célèbre Dániel Gecse, se sont impliqués dans la lutte contre l'épidémie dans la région de Braşov et Trei Scaune (József Spielmann, *Restituiri istorico-medice*, Bucarest, 1989, p. 323).
17. Nicolae Stoica de Haţeg, *Scrieri. Cronica Mehădiei și a Băilor Herculanee. Povești moșăști școlărilor rumânești. Varia*, éds. Damaschin Mioc et Costin Feneșan, Timișoara, 1984, p. 202 ; Nicolae Bocșan, *Contribuții la istoria iluminismului românesc*, Timișoara, 1986, p. 202 ; Valeriu Leu, *Banatul între arhaic și modern. Mentalități în Veacul Luminilor*, Reșița, 1993, p. 14-18 ; id., « Epidemii și mentalități în Banatul Luminilor », *Banatica* (Reșița), II, 1993, p. 200-204.
18. On s'est servi de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Astra de Sibiu, département des *Colecții speciale* (Collections spéciales), sous la cote BRV 378/IV.
19. Pour plus de détails à ce sujet, outre le contenu de la publication citée, voir aussi Vasile Sfetea, *Monografia comunei bisericesti române ortodoxe a Sfintei Treimi din Braşov-Tocile*, Braşov, 1930, p. 56-57 ; J. Walter Loew, *Câteva documente oficiale referitoare la Transilvania din timpul epidemiei de ciumă din anii 1813-1814*, Cluj, 1936 ; I. D. Suci et Gh. Popiți, « Relations serbo-roumaines dans l'Empire autrichien entre 1780-1850 », *Revue roumaine d'histoire*, tome IX, n° 2, 1970, p. 248-249 ; Gheorghe Brătescu, *Grija pentru sănătate. Primele tipărituri de interes medical în limba română (1581-1820)*, Bucarest, 1988.
20. Ilarion Pușcariu, *Documente pentru Limbă și Istoriă*, vol. I, Sibiu, 1889, p. 181-182.
21. Ștefan Buzilă, « Documente bisericesti », *Arhiva Someșană* (Năsăud), n° 15, 1931, p. 27.
22. Gheorghe Brătescu et Paul Cernovodeanu, *Biciul holerei pe pământ românesc. O calamitate a vremurilor moderne*, Bucarest, 2002, p. 5.
23. *Ibid.*, p. 8-11.
24. Rigler Gusztáv, « Az 1831-iki (első) cholera betörésének története », in *Dolgozatok* (Cluj), 1915, p. 453-500 ; Aurel Răduțiu et Ladislau Gyémánt, *Repertoriul izvoarelor statistice privind Transilvania 1690-1847*, Bucarest, s.a., p. 515.
25. Archives Nationales, Direction départementale de Bihor (ANDDBH), *Fond Episcopia greco-catolică de Oradea*, doss. n° 450, f. 37-38.
26. Dudaș, *Însemnări*, p. 104 ; Leu, *Banatul*, p. 21 ; id., « Epidemii », p. 207 ; Doina Hanga et Elena Mosora, *Catalogul cărții românești din colecțiile Bibliotecii Centrale Universitare « Lucian Blaga » Cluj-Napoca*, Cluj-Napoca, 1991, p. 159.
27. Par exemple, 7 des 11 enfants (nés entre 1777 et 1801) du chroniqueur Nicolae Stoica de Haţeg sont décédés en bas âge à cause de la variole (Ilie Câmpeanu, « Întregiri la biografia lui Nicolae Stoica de Haţeg », *Mitropolia Banatului*, n° 5-8, 1976, p. 250).
28. Valeriu Bologa et Samuil Izsák, *Fapte și oameni. Din trecutul medicinei în patria noastră*, Bucarest, 1962, p. 250.
29. Pour une description de la vaccination, voir Francesco Grisellini, *Istoria Banatului timișan*, trad., Bucarest, 1926, p. 164 ; Vasile Vărădean, « Un certificat de vaccinare

- de acum un veac », *Revista Institutului Social Banat-Crișana. Buletin istoric* (Timișoara), an XII, 1943, p. 447-448.
30. En 1833, par exemple, un décret interdisait l'accès à l'école des enfants qui ne pouvaient pas faire la preuve de la vaccination (Nicolae Togan, « Documente istorice », *Transilvania* (Sibiu), an XXXI, 1900, p. 120-121).
 31. Stoica de Hațeg, p. 202.
 32. Pour une brève histoire de la syphilis, voir Ovidiu Mureșan, *Sensurile labirintului*, Cluj-Napoca, 2006, p. 50-54.
 33. Dans cette période, suite à la Révolution française, aux guerres napoléoniennes et à la campagne menée par les autorités habsbourgeoises pour discréditer les Français, cette maladie était associée dans le milieu rural transylvain aux Français. Pour une discussion plus ample à ce sujet, voir Sorin Mitu, *Imagini europene și mentalități românești din Transilvania la începutul epocii moderne*, Cluj-Napoca, 2000, p. 35-38.
 34. Cservény, p. 9-10.
 35. *Ibid.*, p. 17.
 36. Ernest Rothbächer, « Un spital antivenerian la Hălchiu în 1787 », in *Din istoria luptei antiepidemice din România*, p. 148.
 37. L'exemplaire que nous avons utilisé se trouve à la Bibliothèque Astra de Sibiu, département des *Collections spéciales*, sous la cote BRV 663.
 38. Ioan Ciorba, « Crize existențiale și intervenționism statal în Transilvania la sfârșitul secolului al XVIII-lea și începutul celui următor », *Analele Universității din Oradea. Istorie-Arheologie* (Oradea), XIII, 2003, p. 87.
 39. E. Le Roy Ladurie parlait des vagues épidémiques comme d'une sorte de « sanction » pour les années de famine (E. Le Roy Ladurie, *Le Territoire de l'historien*, Paris, 1973, p. 21).
 40. Massimo Livi Bacci, *Populația în istoria Europei*, trad., Iași, 2003, p. 10.
 41. Pour plus de détails à ce sujet, voir Ioan Ciorba, *Marea Foamete din Transilvania dintre anii 1813-1817*, Oradea, 2007.
 42. *Izvoarele mîscoalei lui Horea. Seria A. Diplomataria*, éd. Ștefan Pascu, vol. IV, Bucarest, 1986, p. XI-XII, 1-2, 6-7, 24.
 43. Toader Nicoară, *Sentimentul de insecuritate în societatea românească la începuturile timpurilor moderne (1600-1830)*, vol. I, Cluj-Napoca, 2002, p. 65.
 44. Vasile V. Muntean, *Contribuții la istoria Banatului*, Timișoara, 1990, p. 201.
 45. Ioan Ciorba, « Alimentația de criză din timpul mării foamete din Transilvania dintre anii 1813-1817 », *Caiete de antropologie istorică* (Cluj-Napoca), an V, n° 1-2 (8-9), 2006, p. 271-279.
 46. C'est surtout la scarlatine qui fera des ravages en 1816, un grand nombre d'enfants décédant dans la région de Brașov aux mois de janvier-février (Th. Tarthler et I. Ludu, « Cronica comunei Prejmer », *Țara Bârsei* (Brașov), an VII, n° 4, 1936, p. 334).
 47. *Apud* Cornelia Bodea, *Moise Nicoară (1784-1861) și rolul său în lupta pentru emanciparea național-religioasă a Românilor din Banat și Crișana*, Arad, s.a., p. 97.

48. Alexandru Neamțu, « Date noi despre foamea din anii 1814-1816 pe domeniul Zlatnei », *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie* (Cluj-Napoca), XIII, 1976, p. 315.
49. ANDBBH, *Fond Episcopia romano-catolică de Oradea, Seria Acte Economice*, rouleau 93, doss. n° 2536, f. 176.
50. Darius Pop, *Mărturii strămoșești. Note paleografice pe margini de cărți bisericești sătmărene*, Satu Mare, 1938, p. 150.
51. Nicolae Bocșan, « Populaționismul în politica reformistă a Habsburgilor în Banat în secolul al XVIII-lea », in *Sabin Manuilă. Istorie și demografie. Studii privind societatea românească în secolele XVI-XX*, eds. Sorina Bolovan et Ioan Bolovan, Cluj-Napoca, 1995, p. 90.
52. Karlovsyki K. Endre, « A burgonya meghonosítása Erdélyben », in *Magyar gazdaságtörténelmi szemle*, vol. III, Budapest, 1896, p. 306.
53. *Apud Spielmann*, p. 297-298.
54. Mircea Popa, *Aspecte și interferențe iluministe*, Timișoara, 1997, p. 152-153.
55. Pour le texte intégral de ce document, voir Brătescu, p. 86-89.
56. Pușcariu, p. 182-183.
57. Parus tant en roumain (Andrei Veress, « Orânduiești românești vechi tipărite în Ardeal (1744-1818) », *Revista Arhivelor* (Bucarest), an II, n° 3, 1926, p. 364) qu'en honnois (Archives Nationales – Direction départementale de Sibiu, *Fond Brukenthal*, doss. n° 43, f. 161-163).
58. Ladislau Gyémánt, « Două tipărituri românești din Transilvania privind foamea din primele decenii ale secolului al XIX-lea », *Crisia* (Oradea), IX, 1979, p. 421.
59. ANDBBH, *Parohia ortodoxă Buteni*, doss. n° 1, f. 328-329 ; id., *Parohia greco-catolică Girișul de Criș*, doss. n° 2, f. 92 ; id., *Parohia greco-catolică Șuncuiușul de Beiuș*, doss. n° 1, f. 1 ; Sebastian Stanca, *Viața și activitatea episcopului Vasile Moga (1774-1845)*, Cluj, 1939, p. 44.

Abstract

Epidemic Phenomena in Transylvania
(End of the 18th Century–Beginning of the 19th Century)

The considerable interest shown by researchers when it comes to the history of diseases and epidemics can be explained by their strong demographic, economic, and mental effects. In Transylvania, the last but dramatic outbreak of the plague occurred in 1813–1814. It was followed by the cholera epidemics of 1830–1832, 1835–1836, 1855, 1872–1873. Other diseases that devastated the region were smallpox, syphilis and scurvy. The study also presents the actions taken by the Habsburg imperial authorities in order to prevent and fight these diseases and epidemics.

Keywords

epidemics, plague, cholera, Transylvania, Habsburgs